

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, c'est plus d'un demi-million de dollars qui ont été attribués en bourses à des filles et des femmes désireuses de faire des études supérieures. Nous étions curieuses de savoir ce que devenaient nos boursières une fois leurs études complétées. Nous espérons que cette chronique saura susciter le regain de motivation requis, autant tant pour nos membres qui s'investissent dans cette cause que pour nos futures candidates à une bourse. Pour initier cette nouvelle chronique, Sophie D'Amours a accepté de répondre à nos questions.

Sophie D'Amours, rectrice de l'Université Laval

Interview de France Rémillard



**SOPHIE
D'AMOURS**

L'adolescente timide qui dit avoir grandi trop vite est aujourd'hui rectrice de l'université Laval, première femme à occuper ce poste dans la longue histoire de cette très vieille université.

Vie étudiante

F. R. : Un baccalauréat en génie, une maîtrise en administration et un doctorat en mathématique d'ingénierie, Madame D'Amours, vous avez étudié longtemps. Combien d'années avez-vous passées sur les bancs d'école, sans doute plus de vingt ans ?

S. D'A. : Combien d'années ? Je ne sais pas. J'étudie toujours, parce que c'est à la fois un plaisir et une obligation.

F. R. : Le chansonnier-poète Jean-Pierre Ferland dit avec humour que *de ses années d'école il n'a rien gardé, ce n'était que des paroles pour gâcher l'été*. Que retenez-vous de la période où vous étiez étudiante ? Et plus spécialement d'étudiante à l'université ?

S. D'A. : De belles années. Période de transition où je me définis en tant qu'adulte. Période fantastique puisqu'à cette époque j'entretenais de longues discussions sur comment changer le monde. Période stimulante, je voyais les portes s'ouvrir. Période chargée répartie entre les études, le sport et le travail. Période stressante et remplie d'incertitudes parce que beaucoup de choses à apprendre et au niveau de la maîtrise parce que j'étais entourée d'étudiants se trouvant déjà dans leur domaine de formation par le baccalauréat.

F. R. : À ce jour, peu de femmes osent se lancer dans des études en génie, un domaine plutôt dominé par les hommes qu'est-ce qui vous a donné l'impulsion ?

S. D'A. : J'ai toujours été intriguée de découvrir comment les choses fonctionnent. Pour cette raison, quand j'étais enfant, je démontais tout. . . mais je ne remontais rien. J'ai toutefois eu la véritable révélation de mon intérêt quand j'ai entendu parler dans les années 70s, des premières expériences avec les cœurs artificiels. Cela m'a fasciné de voir que l'on pouvait mimer le vivant pour maintenir la vie. J'ai su que c'était ça qui m'intéressait. À partir de ce moment, je n'ai plus eu de doute : ma mère m'a toujours dit que je pourrais faire tout ce qui m'intéressait.

F. R. : Et que dire de la mixité des genres ?

S. D'A. : Nous étions moins de 10 % de filles au baccalauréat en génie. Mais nous avions l'impression de participer à l'effort collectif d'améliorer le monde. Nous faisons vraiment partie du groupe et nos collègues masculins étaient gentils avec nous. Aujourd'hui plus que jamais, nous vivons dans un univers très techno. Les femmes doivent absolument en faire partie. Elles peuvent et doivent s'intéresser aux transformations technologiques et à l'intelligence artificielle c'est-à-dire aux théories derrière la robotisation des gestes ou simulant l'intelligence par la détection et la réaction aux stimuli. Leur inclusion est importante!

Bourse de l'AFDU Québec

F. R. : Quand et à quelle fin avez-vous postulé et obtenu votre bourse de l'AFDU Québec ?

S. D'A. : Je ne me souviens plus en quelle année, mais c'était après mon bac donc en 1992, pour lequel j'avais déjà reçu la bourse de l'Ordre des ingénieurs du Québec. J'étais sur le marché du travail et je voulais retourner aux études. J'aspirais à une carrière académique.

F. R. : À quoi a servi cette bourse ?

S. D'A. : D'abord et surtout ce fut une reconnaissance. Elle me confirmait que j'avais raison de quitter le marché du travail pour retourner sur les bancs d'école et faire une maîtrise en administration des affaires et cette reconnaissance a été très importante. Moment important, mais aussi très plaisant d'être reconnue par des femmes, et ce même si cette bourse était petite.

F. R. : Pendant le doctorat vous portiez un enfant qui au moment de votre soutenance avait déjà un an. Comment avez-vous réussi à concilier travail-étude ?

SDA : Ce fut une période difficile. Ma famille était à Québec, j'étudiais à Montréal dans une discipline avec laquelle je n'étais pas familière : mes collègues arrivaient avec une formation en mathématique. J'avais une aide à domicile. Ce fut difficile oui, mais si c'était à refaire je le referais et le referais cent fois. Mes études m'ont donné accès à une vie professionnelle riche et stimulante. Pour ça, je suis redevable à tous ceux qui m'ont enseigné.

Vie professionnelle

F. R. : À la fin de vos études vous décrochez un poste d'enseignante à l'université Laval, là aussi concilier nouvelle charge de travail et vie familiale n'a pas dû être facile ?

S. D'A. : Oui, mais je dois dire qu'en partant j'ai reçu un conseil judicieux de la part d'une autre professionnelle ingénieure et chercheuse de mon département, Claire Deschênes. Celle-ci menait une carrière déjà bien engagée d'enseignement et de recherche en génie. Claire Deschênes m'a dit : « Tu ne pourras jamais tout faire parfaitement : accepte-le. » Ce conseil m'a suivi et il m'habite toujours.

Avoir une gardienne à la maison, c'est bien, mais il faut aussi savoir se réserver des espaces de liberté.

Je dirais que mon plus grand défi aura été la logistique de vie, savoir se libérer l'esprit, gérer le nécessaire équilibre entre le travail et les loisirs. J'aime le camping et la nature et ces activités jouent un rôle important dans cet équilibre. Ma plus belle réalisation, c'est ma famille!

Pour conclure

F. R. : En terminant, avez-vous un conseil pour les filles qui aspirent à des études supérieures ?

Oui, toujours le même : « Laissez aux autres la décision de vous dire non. Ne vous dites pas non à vous-même. Ayez confiance en vous. Tentez votre chance. Si vous échouez, dites-vous que cela fait partie du jeu et que vous allez vous en remettre. »

F. R. : Et pour les femmes de l'AFDU Québec ?

S. D'A. : Vous êtes formidables. J'admire le travail que vous faites. Les filles ont encore besoin de votre soutien et de la confiance que vous leur accordez. Je suis outrée de constater que 50 % des femmes en science quittent en fin de parcours scolaire. Il y a encore beaucoup de travail à faire de ce côté. Les entreprises ont de sérieux défis de rétention à relever. À titre d'exemple, il est connu que les femmes n'aiment pas négocier leur salaire. Au lieu de profiter de la situation, je dis aux chefs d'entreprise qu'il leur faut reconnaître la situation au lieu d'en profiter et tâcher de rémunérer de façon juste et équitable les femmes à leur emploi. Les femmes aussi aspirent à du changement dans leur vie professionnelle. Il faut parfois les sortir de la logistique et les amener vers le « matriciel » c'est-à-dire l'architecture d'affaires, les réunions de conceptions, etc.

F. R. : Voilà une autre cause à laquelle il faudra que nous nous intéressions. Merci beaucoup, Madame la Rectrice, d'avoir accepté de vous prêter au jeu de cette entrevue.

Décembre 2020